

PLUTARQUE DANS LA LITTÉRATURE ROUMAINE

L'écrivain Plutarque, dont le souvenir est perpétué par une œuvre totalisante, selon les derniers résultats de Konrat Ziegler, 250 titres, et dont l'activité a combiné harmonieusement la spéculation méditative avec la prédication morale et avec l'occupation pratique, a été un personnage consacré dès son vivant. Ses contemporains l'ont considéré un Mentor dans leur vie et ont apprécié son indéfectible concentration, son activité soutenue, à redonner l'ancien éclat à l'Oracle de Delphi. La défense de l'Oracle auquel on reprochait de ne plus faire ses prophéties en vers, comme autrefois, mais en prose seulement, Plutarque l'a soutenue dans son ouvrage "Pourquoi la Pythie ne doit plus rendre des oracles en vers" – traduit et commenté en 1957 par Robert Flacelière.¹ De cet ouvrage il résulte que Plutarque a milité activement pour faire regagner à l'Oracle delphien l'ancien prestige, en organisant des sacrifices, en dirigeant des chœurs, des processions et des discussions. Plutarque cherchait à convaincre les pèlerins que dans le passé les oracles rendaient les réponses à Apollon sous une forme poétique en les rédigeant en termes ambigus aux fins de protéger de cette manière ses servants contre les sollicitateurs et d'en cacher la vérité à ceux qui ne devaient pas la connaître. De son temps – affirmait Plutarque – grâce à la paix romaine, l'oracle était appelé à répondre à de problèmes d'ordre privé et pacifique, de sorte que le ton simple convenait mieux à de telles réponses.

Mais ce désir particulier de rendre à l'oracle son ancien prestige fait partie d'un programme vaste d'activité, dont le but poursuivi était le redressement moral d'un peuple tombé en esclavage. C'était au moment où dans toute la Grèce les cités jadis florissantes, telles que Corinthe ou Mégalopolis en Arcadie, étaient déchues, lorsque les chemins de l'Épire et d'Étolocarnanie étaient sous l'empire de bandes de brigands, lorsque des contrées entières étaient dépeuplées, lorsque la Grèce était dépossédée des tombeaux architectoniques, des statues et offrandes de prix qui prenaient la route de Rome, lorsque les têtes des statues représentant des héros bienfaisants de la collectivité grecque étaient remplacées par les têtes d'empereurs romains ambi-

1. Texte et traduction avec une introduction et des notes par Robert Flacelière. Ed. Paris, Les belles lettres.

tieux, lorsque les jeunes Grecs partaient comme otages à Rome, exigés par les Romains et trahis par le parti grec romanophile. Plutarque a senti toute la tragédie de son peuple et a répondu au commandement ancestral d'être, par sa parole, le défenseur de la patrie qui avait forgé le siècle de Périclès, et le protecteur moral des descendants de ceux qui s'étaient sacrifiés à Marathon, Salamina et Platées. Une résistance armée contre les Romains n'était plus possible, chose que les écrivains de l'époque ont bien comprise, en adoptant tacitement l'idée d'une intervention pour améliorer les rapports entre le vainqueur et le vaincu. Dans ce sens, ils ont créé, à la fois, des œuvres pour la glorification du passé hellénique et des œuvres élogiant l'esprit d'ordre des Romains et leur capacité organisatrice qu'ils faisaient accessibles aux Grecs.

C'est la conviction qu'ils servaient un idéal classique qui a inspiré les œuvres d'Appien, d'Arrian, de Dio Cassius, Pausanias et Plutarque, et ce sont ces œuvres qui ont justifié le nom "d'époque de Renaissance", donnée à cette période, bien qu'elle n'ait pas réussi à créer des valeurs littéraires.

Cet effort poursuivi par Plutarque pour le redressement de la collectivité grecque acquiert une valeur pleine de signification accrue dans la perspective du temps. Voilà pourquoi l'œuvre de Plutarque a constitué un objet de longue méditation et de débats au VIIIe Congrès de l'Association Guillaume Budé, tenu à Paris en 1967 du 5 au 10 avril, pour célébrer l'anniversaire du centenaire de G. Budé.

Dans le cadre du congrès ont présenté des communications Robert Aulotte (Nancy): Budé, traducteur de Plutarque; Robert Flacelière (Paris): Etat présent des études sur Plutarque; E.D. Philipps (Belfast, Irlande): Plutarque, interprète de Zoroastre; Heinrich Dörrie (Münster, Allemagne Fédérale): Le platonisme de Plutarque; D. Babut (Lyon), Plutarque sur la nature de l'âme et des passions; L. Clare et François Jouan (Caen): La plus ancienne traduction occidentale des Vies de Plutarque; Piere Scatozzo (Milan): Plutarque, interprète baroque de la romanité; et, enfin, Edmond Berry: Plutarque dans l'Amérique du XIXe siècle.

Comme le moment de la présentation de notre investigation coïncide avec, on pourrait dire, la célébration de Plutarque, nous nous permettons d'apporter notre hommage à sa mémoire, en esquissant la situation des études sur Plutarque faites dans notre pays.

Nous pouvons affirmer que dans l'Occident, on ne trouve guère jusqu'à l'aube du XVIe siècle des préoccupations plus étendues sur Plutarque. Nous rappelons néanmoins la mention faite sur Plutarque par Jean de Salisbury,

évêque de Chartres, philosophe scolastique anglais (1115-1180). Après la chute de Constantinople, Plutarque est imposé à l'attention de l'Occident par les savants Pléthon Gemistos, Bessarion, Théodore de Gaza. En 1410 est signalée une traduction latine de l'ouvrage: *Περὶ παιδῶν ἀγωγῆς*.

En 1509 Plutarque est édité par Aldus Manutius et réédité en 1542; en 1570 apparaît une traduction en latin due à Xylander. Dorénavant l'intérêt pour Plutarque s'accroît. La rumeur répandue par la Renaissance autour de son nom est grande et se maintient. Machiavelli l'admire et l'appelle "gravisio scrittore", Erasme traduit plusieurs de ses œuvres, cependant que Montaigne affirme "C'est mon homme que Plutarque".

Mais l'écrivain qui a le plus contribué au renom de Plutarque a été Amyot, le disciple du cardinal Lemoine, auquel la reine de Navarre avait confié la chaire des langues latine et grecque à l'Université de Bourges. Amyot a commencé la traduction de Plutarque à la suggestion de François I et dans ce but il a visité Rome et Venise à la recherche des meilleurs manuscrits de Plutarque. L'édition d'Amyot a paru en 1572 et a été rééditée en 1618. Le moment de l'apparition marque non seulement le succès d'une œuvre classique de valeur, mais aussi un moment important dans l'évolution de la langue française, Amyot y ayant introduit nombre de termes politiques, scientifiques et musicaux. Selon Lanson² la traduction d'Amyot représente l'effort le plus imposant de langue française dans la tentative d'acquérir des éléments nouveaux pour la *véhiculation* de la pensée.

Mais dans la mesure dans laquelle on peut parler d'une influence de Plutarque sur les écrivains occidentaux, on peut également parler d'une influence sur la littérature du sud-est européen. Nos investigations sur l'histoire de l'enseignement en Grèce après la chute de Constantinople mettent en évidence le rôle de premier plan joué par Plutarque dans la vie du peuple grec qui se ressentait de l'esclavage prolongé.

Dans les périodes qui ont succédé à la chute de Constantinople, l'institution d'une école en Grèce équivalait à un acte de sabotage envers les Turcs, qui devait être réprimé avec la plus grande sévérité. Pourtant, malgré les conditions du plus cruel esclavage, on trouve en dehors de la Grande Ecole de la nation de Constantinople (*Μεγάλη τοῦ Γένους Σχολῆ*) à différents intervalles des temps des écoles qui fonctionnent à Adrianople, Hios, Smyrne, Patmos, Athos, Ianina, Athènes; Kydonia, Tyrnavos, Naxos, Moshopole et ailleurs,

2. Gustave Lanson, Histoire de la littérature française, Paris, 1921

dans des temples et des cryptes hypogées³. Ces écoles étaient destinées à l'enseignement des enfants et des adultes; elles ont entretenu l'espoir de la libération et ont illuminé l'esprit du peuple. Il fallait mettre à la disposition de ce peuple des textes grecs écrits en une langue populaire accessible à tous. Un initiateur dans ce domaine a été Nicolaos Sofianos, originaire de Kerkyra qui, autour de l'an 1515 a complété des études en Italie⁴. Sofianos, qui s'est acquis ultérieurement le nom de "Le Luther des grecs" s'est rendu compte de la nécessité impérieuse de l'impression urgente de manuels en langue parlée. La première œuvre imprimée sous ses soins a été: "Περὶ παιδων ἀγωγῆς" de Plutarque, qui a paru à Venise en 1544 sous le titre: "Πλουτάρχου φιλοσόφου παιδαγωγός". La traduction a été réimprimée avec une grammaire de la langue grecque vulgaire, due à ce même Sofianos, par Legrand, dans le volume no. 22. Plus tard, en 1821, après la libération grecque du joug ottoman, le premier livre que le grand Coraïs a jugé obligatoire de mettre entre les mains du peuple a été "Les vies parallèles". Un témoignage évident de la popularité dont a joui le livre, comme d'ailleurs les autres œuvres de l'écrivain de Chéronée, sont les commentaires et les traductions existant dans notre pays:

- quatre traductions comprenant "L'audition des poèmes" (Mss 651, 700, 747 et 748);
- six traductions de "L'éducation des enfants" (Mss 657, 700, 762, 800, 1027);
- une traduction de "L'amour pour les richesses" (Ms 756);
- trois traductions de "Sur l'indiscrétion" (Mss 646, 651 et 747);
- une traduction des "Conseils hygiéniques" (Ms 728), faites par des professeurs grecs qui ont instruit la jeunesse roumaine et grecque dans les Académies princières. Toujours sous l'influence de Plutarque, Constantin Brancovan, le fils du prince régnant, élabore quarante "Parallèles" imprimées en 1704 par Antim Ivireanul qui depuis 1691 déjà avait commencé une laborieuse activité dans la typographie de Snagov.

L'adaptation faite par Constantin Brancovan des "Vies Parallèles" n'est pas un acte de culture isolé, mais s'intègre organiquement dans le cadre d'une riche littérature à nuances moralisatrices, tel qu'est le cas de l'ouvrage médiéval italien "Fiori di virtù", riche en historiettes moralisatrices, connu dans

3. Matei C. Paranicas, Esquisse sur la situation culturelle du peuple grec depuis la chute de Constantinople (1453) jusqu'au début de notre siècle, Constantinople, 1867. (En grec).

4. La vie de Sofianos, dans Legrand, I, p. CXXXVII.

notre pays par la filière grecque, ou le cas de l'ouvrage "La Fleur des Dons" imprimé par Antim Ivireanul à Snagov, ou surtout du roman historique de l'espagnol Guévara, traduit d'après une version latine par Nic. Costin sous le titre "L'horloge des Princes". Dans la même période se situe la traduction, par Dosoftei, du prologue de la tragédie crétaise "Hérophile".

La rédaction de Brancovan a paru en 1704 et elle est citée dans l'ancienne Bibliographie roumaine sous le titre: "Plutarque, Parallèles grecques et romaines, traduit en grec moderne par Constantin Brancovan: Plutarque le Chéronéen, traduction très exacte en langue vulgaire des Parallèles grecques et romaines, par le très illustre (illustrissime) savant, le très sublime Prince Constantin, fils du très auguste et très chrétien Prince de toute la Hungrovalachie, Ioan Constantin Basarab Brancovan,⁵ à Bucarest, par le hiérogammate Antim d'Ivire, 1704." Le volume est un 8 petit, 3 f. + 82 pages. La préface d'Antim Ivireanul souligne que "le zèle et l'amour innés pour l'étude" et le fait que "ne fuyant aucune peine pour la propagation des connaissances pour le bénéfice de ceux qui aiment s'instruire" l'ont fait découvrir que "Le très érudit, poète et profond penseur Prince a traduit les 'Parallèles grecques et romaines' de Plutarque en langue grecque commune, qu'il a réussi à confier à l'imprimerie après maintes et réitérées démarches auprès du Prince Régnant"⁶.

Les préoccupations concernant Plutarque ont continué dans notre pays concrétisées par une série de traductions que nous présentons plus loin dans l'ordre chronologique de leur apparition :

1. T. Racocce, dans la Chrestomathie roumaine, 1820;
2. Costache Aristia, 1857;
3. T. Ioanid, 1882: Les vies parallèles des plus célèbres hommes grecs et romains, Craiova, Typ. Samitca;
4. P.M. Georgescu, 1891;
5. Nicolae Banescu: La vie de Périclès, traduite du grec et accompagnée d'une note sur l'auteur, 1907. La traduction est faite d'après l'Ed. Schaefer, parue à Leipzig en 1814;
6. P. Muşoiu, 1922;
7. M. Jacota, 1938;
8. N. Bogdan, 1940;

5. V. Tratatul de Istorie Română, vol. III, p. 293, 1964.

6. Sur Constantin Brancovan, V. N. Iorga, La vie et le règne de Constantin Voda Brâncoveanu, Bucarest, 1914, p. 156.

9. St. Bezdechi, 1943;

10. N.I. Barbu, 1943, 1957, 1960, 1963, 1967.

Sur Théodore Racoce, le premier traducteur d'un fragment de *Moralia*, nous avons quelques informations qui nous viennent d'Aron Pumnul dans "Lepturariul românesc" paru à Vienne en 1864, vol. IV, p. 101: "Bien qu'il n'ait écrit que peu—dit Aron Pumnul—Racoce figure dans notre littérature parce qu'il est le premier à avoir signalé en 1817 la publication d'une feuille littéraire sous le nom de "Chrestomathie roumaine" dont la première brochure n'a pu paraître qu'en 1820, dû au manque de support de la part du public roumain qui, en ce temps là, était complètement engourdi. D'ailleurs la brochure a dû cesser d'apparaître car on n'en trouve plus aucune suite! Quant au fragment publié par Th. Racoce, nous n'en savons rien d'autre⁷.

Le second traducteur, Costache Aristia, est un personnage qui s'est imposé non seulement en littérature mais aussi dans la vie politique et sociale du pays, en se manifestant sous divers aspects. Poète, artiste, citoyen, pédagogue, auteur dramatique, fondateur de la société "Filarmonica", aux côtés de Ion Cîmpineanu et de Heliade Rădulescu, il a apporté une contribution de valeur dans la période trouble de 1821, ainsi que dans celle de l'an 1848⁸.

C. Aristia a soumis le 8 juin 1854 à l'Ephorie des Ecoles une demande sollicitant l'impression de sa traduction de Plutarque. Dans la demande étaient mentionnées Les Vies de Thésée et de Romulus, de Lycurge et de Numa, accompagnées de notes historiques, mythologiques et littéraires, ainsi que d'explications portant sur quelques dictons introduits selon la nécessité du texte hellénique. L'Ephorie des Ecoles a répondu à Aristia le 7 juillet 1854, l'informant que l'ouvrage devait être imprimé en mille exemplaires. Ultérieurement il reçut l'autorisation d'augmenter le tirage de 300 exemplaires et l'impression fut exécutée le 2 février 1857. L'ouvrage a paru sous le titre "Parallèles ou Vies des hommes illustres", traduit de la langue hellénique par C. Aristia, Tome I, Bucarest, Presse du Collège National, 1857. Nous mentionnons qu'à cette époque Aristia détenait la chaire de langue grecque au Collège St. Sava et dirigeait la Bibliothèque de ce collège qui ensuite sera transformée—toujours sous ses soins—en Bibliothèque Nationale—la Bibliothèque de l'Académie de plus tard.

L'ouvrage est précédé d'une préface dans laquelle Aristia expose les

7. Pour T. Racoce, v. aussi la Chrestomathie roumaine de l'an 1820, éd. soignée par Th. Bălan, 1930.

8. V. Ana Maria Popescu et Alexandre Machedon, Constantin Aristia, Bucarest, 1967.

difficultés de rendre le texte grec à cause de la précaire formation de la langue roumaine ou, selon les mots d'Aristia, "à cause de l'anomalie de la langue roumaine". "Un autre obstacle—dit Aristia plus loin—a été la difficulté accrue de la rédaction par le manque d'un dictionnaire nouveau, d'une grammaire adoptée par tous, de tout écrit authentique en langue littéraire... si bien que je ne savais plus si je devais continuer ou lâcher ce travail très agréable qui constituait mon unique consolation".

A la base de la traduction d'Aristia se trouvent l'édition de Coraïs et l'édition gréco-latine de Théodore Doebner. Après quelques considérations faites sur le style de Plutarque "vivant", énergique, plein d'images et de comparaisons abondantes, l'auteur expose dans sa préface quelques observations sur la chronologie chez les antiques concernant les ans, les mois, l'Olympiade et les jours ainsi que sur la chronologie chez les Romains, sur le système monétaire et le système des mesures et poids. Ensuite il apporte son hommage à Plutarque, en reproduisant les mots de Montaigne dans son ouvrage *Essais*, livre II, chapitre IV, et ceux de Rousseau inclus dans *Les rêveries du promeneur solitaire*, quatrième promenade.

Nous rappelons à cette occasion que c'est toujours à Aristia qu'est due la traduction du Chant I de l'Iliade qu'il a finie en 1857 et publiée dans les Presses d'Eliade. Cette traduction constitue un acte de culture apprécié par Al. Dem. Ghica ainsi que par N. Iorga qui reconnaît que les imperfections de la traduction d'Aristia sont dues au fait que "la langue roumaine n'avait pas encore créé pour la poésie un style de grands jours, un style de moments de silence quand l'âme est seule." D'ailleurs, Aristia lui-même, non satisfait de cette version, a publié une seconde traduction en 1869, à ses propres frais, accompagnée d'une étude introductive intitulée "Dissertation sur le hexamètre" présentée par Aristia à l'Athénée Roumain en trois séances. Il est indubitable que dans le domaine de la traduction Aristia a fait œuvre de pionnier. Ce n'est qu'en comparant la traduction d'Aristia de l'Iliade où "le divin Achille" voisine avec l'illustrissime forgeron Vulcan et avec "la fillette Pulchrigena" avec la traduction faite par G. Murnu; ce n'est qu'en comparant la traduction des Vies Parallèles d'Aristia à celle des Vies traduites par N. I. Barbu que nous pouvons nous rendre compte du travail accompli par leur prédécesseur qui disposait de si précaires moyens d'expression.

L'impulsion donnée par l'Académie pour la *promovation* de la traduction des classiques grecs et latins et notamment de Salluste, T. Live, Cicéro,

Polybe, Dionys de Halicarnas, Dio Cassius, Plutarque, Hérodote et Lucain⁹, a favorisé l'apparition de plusieurs traductions parmi lesquelles celle de T. Ioanide, de 1882, à Craiova, et celle de P. M. Georgescu, en 1891. Il est intéressant de rappeler ici la présentation chaleureuse faite par Odobescu de l'écrivain de Chéronée. En faisant une analogie avec la littérature française, dans laquelle Jacques Amyot a fait de la traduction des Vies Parallèles une œuvre immortelle à une époque où la langue française était en plein procès de formation, Odobescu remarquait que la langue roumaine aussi n'avait pas encore pris une forme achevée; néanmoins, sa traduction sera louée et récompensée par la Société Académique.¹⁰ Malgré tout l'enthousiasme avec lequel Odobescu a embrassé l'initiative de la traduction de Plutarque, il fut obligé de constater que les épreuves de traduction présentées étaient inférieures au prototype d'une bonne traduction en langue roumaine et aussi du modèle littéraire; elles n'étaient que "de troubles et obscurs tâtonnements". Odobescu en conclut qu'en accordant des prix pour de telles traductions ce serait aller contre le but littéraire poursuivi et en même temps le but moral de la popularisation des chefs d'œuvres du biographe antique parmi les Roumains ne serait guère atteint; la Société Académique gaspillerait ses fonds et le public roumain demeurerait "en complète ignorance et complète indifférence de ce que l'on pouvait raconter dans le Plutarque ténébreux, épineux d'abord assez difficile". A la suite de ses observations qui repoussaient les traductions et la répétition des concours "dans l'espoir qu'à l'avenir les compétiteurs se pénétreront mieux du but poursuivi et des vrais tendances de la Société de donner droit de citoyenneté en langue roumaine aux œuvres classiques de l'antiquité."¹¹

La traduction de P. M. Georgescu, ancien traducteur et paléographe de la Direction générale des Archives de l'Etat, a paru en 1891 à Bucarest, aux Editions Binder, et comprend les Vies de Thésée, Romulus, Lycurge et Numa, en 280 pages. Dans "un petit compte-rendu en guise de préface" l'auteur affirme qu'il a participé au concours institué par l'Académie, que celle-ci lui a accordé un prix, mais que la traduction n'a pas été publiée sous l'égide de cette institution. Le livre est dédié à Evaghélos Zapas—l'initiateur des traductions des classiques—dont les suggestions faites il y a plus d'un siècle ont été reçues avec enthousiasme par le fort tutélaire de notre culture. Aujourd'

9. N. Lascu, *Academia Română și traducerile din clasicii antici în A.I.I.C. de Cluj*, V, 1944-1948, 1949, p. 140.

10. *Anale*, tome X, 1877, p. 4. Cité par Lascu, op. cit. p. 178.

11. *Anale*, tome X, 1877, rapport 54-69, cité par N. Lascu, op. cit. p. 178.

hui, sans doute, la traduction nous paraît vétuste et loin de satisfaire aux exigences d'une traduction de notre époque.

La traduction de P. Ioanide, professeur de langue hellène au lycée de Craiova, a paru en 1882, compte 48 pages et porte la mention que les Vies de Lycurge et de Numa constitueront le contenu du second fascicule.

Vingt ans après nous signalons l'apparition d'une seule Vie, celle de Périclès, due au prof. N. Bănescu qui a détenu la chaire de byzantinologie à Cluj et à Bucarest et dont l'activité dans le domaine du classicisme est notoire.

A une distance de dix ans nous rencontrons à nouveau la traduction d'une seule Vie, celle de Lycurge, parue dans la Bibliothèque de la revue "Ideia." Le volume a 55 pages, la seconde portant la date de 22 septembre 1922 et la dernière faisant mention que Panait Muşoiu était "le directeur de la revue".

La traduction de M. Jacotă, ancien professeur de Lycée à Iassy, comprend les premières huit Vies. Le livre a paru en 1938 aux Editions de la fondation pour la littérature et les arts. La traduction est précédée d'une préface et d'une introduction. Dans la préface l'auteur rappelle les circonstances dans lesquelles la traduction a été faite et affirme s'être servi du texte établi par Th. Doebner paru à Paris en 1877 chez Firmin Didot, ainsi que des traductions de E. Talbot, A. Pierron et Brotier. Le texte est précédé d'une introduction de 33 pages dans la vie et l'œuvre de l'écrivain, donnant des détails sur les conditions de développement de Plutarque, la possibilité dont il a joui de suivre pendant quelques années à Athènes des cours de mathématiques, de rhétorique, de médecine et sciences naturelles, se dévouant avec passion à la philosophie enseignée par Ammonios. M. Jacotă évoque ensuite la visite de Plutarque en Corinthe chez le proconsul d'Achaïe, sa visite à Rome et le reste de l'Italie.

La traduction de M. Bogdan part d'une fausse conception tout à fait étrangère à Plutarque, dont l'œuvre a poursuivi l'aplanissement du conflit gréco-romain, et présentant en plus quelques imperfections du point de vue traduction. Après la comparaison des textes grec et roumain, nous croyons avoir à faire avec une traduction du français, car nous rencontrons des noms propres écrits selon l'orthographe française (Lysippe pour Lysip ou Lysippos). ainsi que des néologismes à sens inexistant en langue roumaine, comme dans le passage: "Ainsi, il ne pouvait supporter la voix de nul de ses valets d'écurie et écuyers de Philippe, *se cabrant* contre tous ceux qui voulaient l'approber." Nous rencontrons pourtant aussi des passages de style coulant.

Comme il apparaît nettement de ce qui précède, la *Moralia* de Plutarque

n'a trouvé qu'un seul traducteur isolé en Th. Racoce. Ce n'est qu'en 1943 que Stefan Bezdechi, ancien professeur à l'Université de Cluj, traduit trois Dialogues: Sur la colère, Sur la tranquillité d'esprit, et Sur le verbiage.

Le volume comprend 144 pages et fait partie des publications de l'Institut d'Etudes classiques, étant le dixième de cette série. L'introduction sur Plutarque s'étend sur 23 pages et divise l'œuvre de celui-ci en catégories traditionnelles, en soulignant l'intérêt spécial des chapitres de *Moralia* qui traitent des défauts et de vices "Dissertations sur les moeurs". Une mention particulière est accordée à l'opuscule "Sur la méthode de progresser en vertu", dans lequel Plutarque donne une véritable clé pour comprendre le traitement auquel il faut soumettre ceux qui manifestent un défaut ou un vice.

La dernière—en ordre chronologique—est la belle traduction du professeur N.I. Barbu, consacrée aux *Vies Parallèles*. La traduction s'impose tant par son style que par le soin de l'auteur de respecter l'œuvre originale. Une qualité du traducteur qu'il faut révéler avant tout est son application de ne rien sacrifier du texte grec et d'en rendre exactement la topique. Ce dernier desideratum, considéré par certains comme étant difficile à réaliser, est mis en application avec habileté dans cette traduction, sans que la version en roumain en ait à souffrir. La traduction est accompagnée d'un texte introductif dans lequel sont analysés la vie et l'œuvre de l'écrivain de Chéronée. Quant à l'attitude philosophique, N.I. Barbu voit en Plutarque un adepte de la religion d'Apollon purifiée des superstitions vulgaires. Bien qu'idéaliste, observe Barbu, Plutarque attaque l'idée épicurienne de l'abstention du citoyen de toute activité politique, afin de s'assurer une vie tranquille, et il s'élève également contre le manque de tout sentiment qui recommande le stoïcisme. La position du Chéronéen n'est donc pas nettement idéaliste, mais éclectique, jusqu'à formuler certaines thèses qui conservent aujourd'hui encore leur valeur, celle de la participation des citoyens à la vie publique. Dans les problèmes de morale Plutarque se distingue par une série d'idées avancées, cependant que dans le domaine du gouvernement il recommande le primat de la raison pratique, qui sera pour le conducteur le meilleur conseiller.

Un volume de 187 pages comprenant les *Vies d'Alexandre le Grand et de César* a paru dans la traduction de N.J. Barbu aux "Editions scientifiques" en 1943 et ensuite en 1957.

En 1960 a paru le premier volume de la série avec une introduction de 90 pages et un texte de 524 pages, dont les notes s'étendent de la page 459 à 524. Les volumes II et III ont paru en 1963 et en 1967.

Plutarque a constitué aussi le sujet de trois thèses de doctorat et une autre plus vieille, due à Jean Craiunescu. L'ouvrage de Const. Balmuş a été publié en 1925. Le sujet a été suggéré à ce dernier par le livre d'Eduard Norden, *Einführung in die Altertumswissenschaft* (vol. I, 2e éd. 1912) qui a généré une série de travaux¹². Comme point de départ lui ont servi l'étude de H. Taine, *Essai sur Tite Live*¹³, ainsi que l'étude de K. Witte dédiée au même classique, intitulé *Über die Form der Darstellung in Livius Geschichtswerk*¹⁴. E. Balmuş, à cette période assistant universitaire, se proposait d'étudier le point de vue technique de la narration une des œuvres les plus populaires et les plus lues dans l'antiquité.

L'auteur considère les éléments dramatiques qui se trouvent non seulement dans Plutarque mais dominant toute l'historiographie helléniste. Les derniers chapitres de l'ouvrage analysent la psychologie des héros des "Vies Parallèles", la psychologie des foules, la digression en tant que procédé typique héliénistique et la citation. L'ouvrage de Balmuş a été favorablement apprécié par le professeur Th. A. Naum dans la revue "Orpheus", mai-juin 1926, p. 179-180 sous le titre: "A propos du livre de C. Balmuş. La technique de la narration chez Plutarque dans Les Vies Parallèles".

La seconde thèse de doctorat appartient au prof. N.I. Barbu et a paru sous le titre "Les procédés de la peinture de caractères et la vérité historique dans les biographies de Plutarque", Thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté de Lettres de l'Université de Strasbourg, Paris, 1933, 242 p. L'auteur élucide définitivement le problème de la biographie des hommes politiques et militaires de l'époque alexandrine. La conclusion qu'il atteint est que dans la période respective nulle biographie d'homme politique ou militaire n'a été écrite et si les lecteurs avaient eu sous leurs yeux ces biographies politiques, Plutarque ne se serait pas vu obligé de faire distinction entre *bios* et *historia*.

La thèse de doctorat de J. Cratiunescu, passée à Paris en 1874, porte le titre "Plutarchus cum Herodote et Thucydide comparatur quoad historicam rationem attinet. Thesim proponerebat Facultati Litterarum Parisiensi ad Doctoris Gradum promovendus I. Cratiunescu, Paris, Hachette, 1874", 76 p. et

12. K. Witte, *Über die Form der Darstellung in Livius Geschichtswerk*, in *Rhein. Mus.*, vol. 65 (1910) pp. 270-305 et 359-419; C. Atzert, *Livius quomodo composuerit*, lib. XXI, cap. 40-44. *Prog Regii Gymnasii Meppen. Pars altera*, 1911; P. Iakob, *De Nicolai Damasceni sermone et arte historica*. Diss. Göttingen.

13. Paris, 1910.

14. Paru dans *Rhein. Mus.* XIV.

est dédiée aux "Doctissimis viris Facultatis litterarum Bucurestensis professoribus meis olim in Dacia magistris gratissimi animi monumentum D.D.D."

Outre les traductions de Plutarque, il y a un nombre de 19 traductions isolées, la plupart prises des Vies et incluses dans la Chrestomathie élaborée par N. Lascu et N. Daicoviciu.

Afin de compléter l'image de Plutarque dans la littérature roumaine il faut nous rappeler sa mention dans le contenu des travaux faits dans notre pays dans la période de l'influence grecque, tel que, par exemple, "L'horloge des Princes", par Nicolas Costin qui cite à maintes reprises les philosophes païens—Séneca, Plutarque, Cicéro.

Université de Bucarest

MARIA MARINESCU-HIMU